

Le Jubilé de Sylvio Lazzari



l'occasion du 80^e anniversaire de Sylvio Lazzari — né exactement le 30 décembre 1857 — nous sommes allé lui demander d'évoquer quelques souvenirs de sa longue et laborieuse carrière.

Il nous a reçu avec affabilité dans sa petite maison plantée sur le coteau de Suresnes, devant un admirable panorama où les arbres du Bois de Boulogne moutonnent jusqu'à l'horizon sur lequel se profile la Tour Eiffel. Notre hôte ne paraît pas soixante ans. Il est alerte, vif, ingambe. Et, nous confie-t-il tout de suite, « si je ne souffrais des yeux je ne connaîtrais pas les effets habituels de l'âge ». Mais, hélas ! ses yeux l'empêchent de composer, car il confond les portées ; d'autre part, il déchiffre avec beaucoup de difficultés, ce qui le prive du plaisir de se jouer au piano les œuvres des maîtres qu'il continue de vénérer.

Par bonheur, il a son poste de radio, qui lui procure de vives joies artistiques. « La reproduction de la musique est devenue, nous dit-il, vraiment *photographique* pour la musique de chambre, les soli, naturellement,

et les voix graves ». Ne devons-nous pas recueillir ce témoignage de reconnaissance d'un musicien dont la Radio vient adoucir les vieux jours ? Ajoutons qu'il attend beaucoup de la culture musicale des masses par les ondes...

Sylvio Lazzari évoque rapidement ses années d'apprentissage. D'abord sa précocité, qui se traduit par le goût qu'il prend dès l'âge de six ans pour le violon, par la place qu'il tient dès l'âge de huit ans dans l'orchestre de sa petite ville natale, située dans le Tyrol jadis autrichien, aujourd'hui italien, et qui s'appelle maintenant Bolzano, nom connu de tous les sans-filistes par son poste émetteur. Dès l'âge de douze ans, notre jeune musicien commence à composer ; à 20 ans il publie un recueil de mélodies ; et cela sans rien connaître de la science musicale...

Comme les parents exigeaient que le jeune homme fit ses études secondaires, puis entrât à l'Université, il s'inclina docilement. Mais le jour où il fut fait docteur en droit par l'Université de Vienne, il réclama sa liberté. Et il prit sans tarder le train pour Paris où il avait décidé de compléter ses études musicales. Aimablement accueilli par Gounod, pour lequel il avait une lettre d'introduction, celui-ci le présenta à Guiraud, professeur au Conservatoire dont Lazzari suivit régulièrement les cours. Mais il fut en même temps l'élève de César Franck qui exerça une profonde et décisive influence sur le jeune compositeur.

— Chez César Franck, nous dit-il, nous prenions non seulement des leçons de grande musique nourries de la moelle des vieux maîtres, mais aussi des leçons de modestie, de pureté et de conscience professionnelle. Franck disait à chacun de nous : « Les jeunes gens ne parlent que d'arriver... Mais qu'est-ce que cela : arriver ? Faites donc votre travail le mieux que vous pourrez, et attendez ! »... Remarquez que tous ses élèves ont fidèlement recueilli cette leçon et qu'aucun d'eux ne mérita jamais d'être taxé d'arrivisme. D'ailleurs les temps étaient très durs pour les franckistes, tous les musiciens « arrivés », et en particulier ceux qui triomphaient au théâtre, étant ligués contre ceux qu'ils considéraient comme des révolutionnaires venant ruiner les fondements même de la musique. Mais nous rendions les coups !

— Ce terme de mépris, « la bande à Franck », par lequel vos adversaires vous désignaient, faisons-nous, proclamait, en somme, la solide communion de votre groupe...

— Oui, et nous sommes restés tous intimement unis pour la vie. J'évoque avec douceur le souvenir d'Ernest Chausson, de Vincent d'Indy, de Duparc, de Charles Bordes, de tant d'autres, tous disparus... Seul mon cher

Pierre de Bréville survit encore, avec moi, de cette belle phalange... La rançon de la vieillesse, c'est la douleur de voir disparaître un à un tous ceux que l'on a aimés...

— Durant cette première période de votre vie musicale, observons-nous, vous ne sembliez pas penser au théâtre... Votre production abondante, et dès le début fort remarquable, se partageait entre la musique d'orchestre et la musique de chambre. Tout le monde connaît votre très beau *Concertstück* pour piano et orchestre, votre *Rhapsodie espagnole*, votre *Symphonie* ; enfin votre *Sonate* pour piano et violon a fait le tour du monde avec *Ysaie* et *Pugno*... Mais voilà qu'avec les meilleurs de vos camarades, en particulier Vincent d'Indy, vous découvrez Wagner, dont vous devenez les admirateurs passionnés ! Et votre action dans la Société Nationale de Musique, dont vous fûtes un « animateur », se révéla aussi wagnérienne que franckiste. Est-ce à partir de ce moment que vous avez songé à composer pour la scène ?

— Je n'ai cessé, en effet, répond Sylvio Lazzari, depuis plus d'un demi-siècle, de manifester à tout propos ma grande admiration pour Wagner. Et je me refuse encore aujourd'hui à faire la moindre réserve sur ce génie. Il a révélé à ma génération qu'un compositeur pouvait s'exprimer pleinement au théâtre comme au concert. Et son exemple a certainement amené des compositeurs rebelles aux séductions de la musique facile à travailler pour le théâtre. Ce fut sans aucun doute mon cas... Mais je crois intéressant de préciser que, malgré notre enthousiasme pour Wagner, nous éprouvâmes le besoin de nous défendre contre son emprise vraiment trop tyrannique au théâtre. Et c'est alors que, pour me libérer, je bus largement aux sources fraîches et toujours jaillissantes de la musique de folklore. Vous savez comme ma première œuvre lyrique *Armor* est toute pénétrée du folklore breton — comme d'ailleurs par la suite *La Lépreuse*, puis *La Tour de Feu*. Quant au *Sautériot*, qui fut joué en 1917 en Amérique, — et qui est mon ouvrage favori, en quoi je ne suis pas d'accord avec les critiques — cette pièce est toute nourrie de folklore lithuanien...

— Cette dernière pièce, remarquons-nous, a été tout de suite portée à la scène. Mais vous avez attendu quinze ans avant d'entendre votre opéra *Melænis* et douze ans avant d'obtenir que *La Lépreuse* fût montée à l'Opéra-Comique ! Il y avait vraiment de quoi désespérer !... Pourtant, si mes informations sont exactes, M. Albert Carré, directeur de l'Opéra-Comique, avait bien accepté *La Lépreuse* dès 1900, après une audition au piano ?

— C'est exact, répond en souriant le Maître. Mais je préfère ne pas rappeler les péripéties parfois pénibles de ce qu'on a appelé « l'Affaire de

La Lépreuse ». Laissons tomber l'oubli sur tout cela, d'autant plus que M. Carré a monté ma pièce magnifiquement... Je ne veux retenir de l'aventure que l'accueil vraiment très chaleureux que firent, en 1912, critique et public, à cette œuvre écrite douze ans plus tôt, et qui aurait pu un peu dater... Elle était née avant le debussysme et s'affirmait paisiblement *en face*, mais non *contre* ce mouvement... J'ajoute que cette œuvre ne quitta l'affiche qu'en 1925.

« Ce fut la fin des épreuves, poursuit Sylvio Lazzari de sa voix paisible. *La Tour de Feu* fut tout de suite accueillie par Jacques Rouché et montée à l'Opéra après la guerre. Et d'excellents critiques estimèrent que cette production de ma soixantaine était ce que j'avais fait de plus fort... »

Et le vieux maître, toujours jeune malgré ses quatre-vingts ans, conclut par ces paroles émouvantes :

— J'ai l'impression d'avoir toujours vécu ! Et je ne garderais pas un trop mauvais souvenir de cette longue vie si je n'avais toujours « tiré le diable par la queue »... Oui, si c'était à recommencer, j'accepterais de courir la même aventure !... »

PAUL DERMÉE.

Œuvres de Sylvio Lazzari

Musique dramatique : *Armor*, 3 actes (1898 à Prague) ; *La Lépreuse*, 3 actes, (1912, Opéra-Comique) ; *Le Sauteriot*, 3 actes, (1917, Chicago et 1920, Opéra Comique) ; *Melænis*, 5 actes, (1927, Mulhouse) ; *La Tour de feu*, 3 actes, (Opéra, 1928) ; Musique de scène pour un *Faust* (2 suites d'orchestre).

Musique symphonique : *Symphonie* en mi bémol ; *Prélude d'Armor* ; *Effet de Nuit* (tableau symphonique d'après Verlaine) ; 4 *Tableaux Maritimes* ; *Marche pour une fête joyeuse* ; *Chanson du Moulin* ; *Au bois de Misène* ; *Cortège Nocturne* ; *Erkueiduna* ; *Fête bretonne* ; *Et la jeune fille parla* ; *Suite d'orchestre en fa* ; *Perdu en mer* ; *Concerstück* pour piano et orchestre ; *Rhapsodie pour violon et orchestre* ; *Le Nouveau Christ* pour baryton et orchestre ; *Des choses... des choses...*, pour soprano et orchestre ; *Apparition*, soprano et orchestre.

Musique de chambre : *Trio* pour piano, violon et cello ; *Sonate*, piano et violon ; *Quatuor* à cordes ; *Octuor* pour instruments à vent.

50 **Mélodies** dont 12 avec orchestre ou piano.

Pièces pour piano, violon, violoncelle, chœurs.